

IOANA MARCU

**La langue des « toxi-cités » dans le roman  
*Ma part de Gaulois* de Magyd Cherfi**

*Through their aesthetic work, writers from Maghreb immigration confirm that the literary language can not be fixed. It evolves, transforms and enriches itself with each era, with each literary stream, with each author. The writers from Maghreb immigration bring their contribution to this renovation (or even regeneration) thanks to the delocalization of the language of the street. The gray language goes to writing, the fictional works becoming playful spaces where writers play with the language. The novel *Ma part de Gaulois* (2016) by Magyd Cherfi, to which we are interested in this contribution, is only one example.*

En s'intéressant aux « faux et défauts de la langue » d'écriture des auteurs issus de l'immigration maghrébine, Sylvie Durmelat (1995 : 29) parle d'une « inversion » et d'une « subversion », d'une « tension » et d'une « torsion » du langage que ces écrivains opèrent afin de s'approprier encore plus une langue qui détermine leur identité et leur création littéraire. La langue de la rue, orale, parlée par des individus stigmatisés, ce que nous appelons la « langue grise », envisagée comme un prolongement de la « langue verte », est introduite alors à l'écrit, devenant une *langue littéraire* (rafraîchie ou, peut-être, même ressuscitée). Grâce à cet apprivoisement de la langue littéraire canonique<sup>1</sup>, le français anormé n'est plus uniquement *langue de la rue*, mais également *langue des livres*. Cette langue littéraire *renovée, ex(-)centrique, libératrice et expressive*, ce « français qui se cause », qui « vit sa vie », cette langue défiante et déviante, où l'on discerne des mutations (voire des adaptations) sur les plans phonique, prosodique, morphosyntaxique et lexical, où se reflètent des espaces différents, des identités multiples et une époque distincte, fait alors une nouvelle entrée<sup>2</sup> dans le monde des lettres.

---

<sup>1</sup> Roland Barthes parle de « socialisation du langage littéraire » (1953 : 117).

<sup>2</sup> L'initiative d'ouvrir les portes de la littérature à la langue des bas-fonds n'est pas nouvelle. François Villon, Victor Hugo, Honoré de Balzac, Émile Zola, Georges Sand, Louis-Ferdinand Céline, Raymond Queneau, Nathalie Sarraute et tant d'autres, ont choisi de désobéir au canon littéraire en insérant dans leurs écrits, d'une manière plus ou moins timide, des termes appartenant à la langue parlée, familière et/ou argotique. Ce qui change avec les écrivains issus de l'immigration (dans notre cas maghrébine), c'est le rapport qu'ils ont avec cette langue *grise*

Au XIX<sup>e</sup> siècle, Victor Hugo affirmait à propos de l'argot :

Ce patois étrange a de droit son compartiment dans ce grand casier impartial où il y a place pour le liard oxydé comme pour la médaille d'or, et qu'on nomme la littérature. L'argot, qu'on y consente ou non, a sa syntaxe et sa poésie. [...] C'est toute une langue dans la langue, une sorte d'excroissance malade, une greffe malsaine qui a produit une végétation, un parasite qui a ses racines dans le vieux tronc gaulois et dont le feuillage sinistre rampe sur tout un côté de la langue [;] [...] [c'est] une véritable alluvion [...] [,] [c'est une] formation profonde et bizarre. Édifice souterrain bâti en commun par tous les misérables. Chaque race maudite a déposé sa couche, chaque souffrance a laissé tomber sa pierre, chaque cœur a donné son caillou.

Cette « langue verte » refait surface d'une manière singulière dans les écrits des « misérables modernes » – les auteurs issus de la migration maghrébine, vivant dans des ensembles HLM où les mots d'ordre sont la déchéance (humaine et spatiale), la laideur, la violence, l'abjection. En osant prendre la parole et dénoncer dans leurs œuvres le destin d'une communauté, de plusieurs générations (les immigrés authentiques, leurs descendants), ces « habitants-romanciers » (Marcu, 2019) – *sujets de leur propre discours* – instituent une rupture par rapport à leurs parents – *objets du discours des autres*.

À partir des années 1990, ces auteurs ne s'affirment plus comme les « enfants honteux d'une migration honteuse » (Harzoune, 2001 : 19), mais comme des individus à part entière, impatientes de « [traduire] *par des mots leur singularité, mais aussi l'universalité de leur existence* [...] [de] *libérer leur veine créatrice et poétique, [de] donner libre cours à leur imaginaire et [de] montrer que leurs émotions, leurs souffrances comme leurs joies, n'ont rien de prosaïques ou de vaguement exotiques* » (Harzoune, 2001 : 19).

Mousni (*La noce des fous*, 1990), Rachid Djaidani (*Boumkoeur*, 1999 ; *Mon nerf*, 2004 ; *Viscéral*, 2007), Mohamed Razane (*Dit Violent*, 2006), Mabrouck Rachedi (*Le Poids d'une âme*, 2006 ; *Le petit Malik*, 2008), et tant d'autres, sont ceux qui « font la France d'en bas » et la dotent d'une empreinte littéraire. Pour ce faire, ils se servent d'une langue spontanée, « *affranchie de la rigidité du français officiel, de la bienséance, et affranchie au sens argotique pur et pas mal voyou du terme, c'est-à-dire très fait des codes, des complicités, des connivences voire, le cas échéant, des manigances* [...] [; une langue] qui

---

(Puțan, 2014) : ils l'« habitent » véritablement, ils s'en servent quotidiennement, depuis leur plus tendre enfance ; leurs œuvres littéraires ne seraient pas les mêmes sans l'emploi de cette langue *personnelle*, la seule capable de parler d'un espace et de réalités périphériques.

*circule librement, se balade et se baguenaude, se souciant de la syntaxe comme d'une guigne* » (Merle, 2007 : 13-14). Il s'agit d'un sociolecte situé à mi-chemin entre la langue de l'appartenance, de la socialisation et celle de la transmission, parsemée de mots et d'expressions familiers, argotiques, verlanisés ou venus d'ailleurs.

Magyd Cherfi fait lui aussi partie de ceux qui ont décidé d'œuvrer à la « réanimation »<sup>3</sup> de la langue littéraire par la mobilisation de la langue des territoires « d'outre-merde » (Rouane, 2006 : 317). Issu d'une famille d'origine kabyle, l'ancien chanteur-parolier du groupe *Zebda*<sup>4</sup> publie *Livret de famille* en 2004 et *La Trempe* en 2007, deux recueils de récits sur son enfance passée dans « une cité de pauvres »<sup>5</sup>, sur sa famille, sur la religion, sur l'immigration. Sa créativité langagière se dessine déjà, « *chaque texte [étant] une tentative d'inventer la langue et le vocabulaire inédits de sentiments tus, trop longtemps retenus* »<sup>6</sup>. En 2016, Cherfi revient sur la scène littéraire avec une œuvre romanesque, intitulée suggestivement *Ma part de Gaulois* (2016), retenue dans la première sélection du Prix Goncourt.

Dans *Ma part de Gaulois*<sup>7</sup>, Magyd Cherfi retrace à la première personne un échantillon de sa propre existence passée dans la cité Les Izards, à Toulouse, et plus précisément les mois qui précèdent l'examen du Baccalauréat, l'événement tellement attendu par une personne remarquable dont on savoure l'omniprésence – la mère. Raconter son propre parcours permet au romancier de s'attaquer à des problématiques de la vie courante – discrimination, violence, racisme, chômage, statut des jeunes filles dans la famille et dans la communauté, trafics de drogues, etc. Selon Mustapha Harzoune, cette reprise des questions omniprésentes dans la littérature issue de l'immigration maghrébine « dérange » (2017). Cherfi semble pourtant vouloir passer outre ce cliché sur le plan thématique, en refondant la figure du personnage principal. Le jeune Magyd n'a rien d'un « jeune banlieusard », perdu d'avance, en rupture

<sup>3</sup> Bruno Blanckeman affirme à propos des « fictions singulières » contemporaines que, « *ni conservatoire[s] comme jadis, ni laboratoire[s] comme naguère, elle[s] réanime[nt] la langue* » (2002 : 94).

<sup>4</sup> « *Composé de sept membres, trois Kabyles de seconde génération, trois Gascons des Pyrénées et un Parisien, Zebda est un groupe musical toulousain connu pour son engagement politique radicalement à gauche* » (Coulomb-Gully, 2002 : 125).

<sup>5</sup> <http://magydcherfi.com/livret-de-famille/> (consulté 05.21.)

<sup>6</sup> <http://magydcherfi.com/la-trempe/> (consulté 05.21.)

<sup>7</sup> Dorénavant désigné par le sigle (MPG), suivi du numéro de la page.

avec l'école, destiné au chômage, passant ses jours à rôder dans le quartier avec les « grands ». Bien au contraire, il est le « poète » de la cité, le « magicien des mots » (MPG, 9). Il réussit sa scolarité et ne se reconnaît aucunement dans les adolescents qu'il croise quotidiennement. Sa manière de parler contraste avec celle des voyous du quartier. C'est d'ailleurs cette mobilisation d'une langue plus soignée, plus étudiée, plus poétique pour donner la parole à un individu issu d'un espace déprécié, méprisé, terne qui représente la signature de Cherfi dans ce roman.

La véritable expérimentation scripturale de l'ancien parolier du groupe Zebda consiste justement dans ce processus de dislocation de la langue d'écriture. Le lecteur y distingue trois niveaux.

Il y a d'abord la langue dont le narrateur, « grand amoureux des lettres » (MPG 33), se sert dans son récit des événements, dans le développement de ses considérations et impressions. Magyd aime par-dessus tout la langue française. Il obéit totalement à ses règles de grammaire, il les glorifie même. Il apprécie la littérature française et s'inspire tous les jours de sa langue pure ce qui explique que son vocabulaire soit pauvre en expressions grossières et vulgaires. Chez Magyd, les « épices identitaires » (Puřan, 2014), à savoir les emprunts à l'arabe, cette « langue étrangère » (MPG, 23), sont elles aussi peu fréquentes (*bled*, *bendir*, *karkabou*, *chéchia*, *gandouras*, etc.), ce qui souligne la rupture du personnage principal du roman avec sa propre famille et ses racines. En fait, sa manière (plus) soignée de parler éloigne Magyd de la plupart des personnes qui l'entourent : « *Bizarrement je devenais l'étranger des miens, ces miens que je ne savais plus qualifier. Le temps faisait plus voisins de palier qu'amis d'enfance* » (MPG, 28). Il n'est pour les autres qu'un « traître » qui « [renie sa] race et le Prophète » (MPG, 29).

Il y a ensuite la manière de s'exprimer de Magyd et de ses copains, la « petite bande » (MPG 42), lors de leurs réunions ou rencontres. Il s'agit d'une langue plus relâchée, plus spontanée, où les échanges dynamiques gagnent en véridicité grâce aux joutes verbales et aux vanes que les protagonistes s'adressent dans le but de se divertir. Ces insultes rituelles (Labov, 1997) se déroulent sur une « scène » et sont évaluées par un public connaisseur. Sans avoir toujours un caractère « grossier, grivois, voire tout à fait obscène » (Lepoutre, 1997 : 173), cet échange verbal-jeu, dont les protagonistes sont d'habitude Momo et Samir, les « deux "pédés" de potes » (MPG, 31) de Magyd, a essentiellement pour but de provoquer l'admiration du public. Ayant une

présence quasiment régulière et se développant sur plusieurs répliques, il témoigne de la richesse lexicale et syntaxique de la langue de la rue et de la créativité des deux acteurs. Magyd est d'habitude un simple spectateur ce qui souligne encore une fois sa défaillance dans la langue suburbaine.

Il y a enfin le parler des autres, les jeunes déscolarisés et les grands de la cité avec leurs « codes de la colère » (MPG, 16). D'un côté, la langue française subit des *contusions* pénibles (« *s'y faut c'est des chocolats, y s'débourr' en douce* », MPG, 26). De l'autre côté, la violence verbale qui « fait rire » est remplacée par un langage agressif, poignant, qui « choque » et qui « blesse » (Larguèche, 2009). Lorsqu'ils s'adressent à leurs interlocuteurs, Mounir, Saïd, Fred le Gitan ou Gibon se servent invariablement d'une « parole assassine qui ne connaît ni foi ni loi » (Harel, 2008 : 73) qui « catégorise » le destinataire et « le réduit à une essence dégradante, négative » (Moïse, 2008 : 193) : « – *T'es un pédé ou quoi ? [...] T'es un Français, c'est ça, tu veux sucer les Français ?* », MPG 32 ; « *Dégage bâtard, va apprendre à écrire sous les couilles de ton père* », MPG 39). Ces échanges agressifs ne semblent pas être déterminés par une situation particulière ; bien au contraire, ils ont un caractère habituel. Ils se rattachent donc notamment à ce que Philippe Ernotte et Laurence Rosier appellent « insultes essentialistes » vu qu'ils mettent « *nominalement* en cause l'individu dans son appartenance décrétee » (2001 : 3), en lui suggérant une autre identité, dévalorisante.

Si la langue employée par Magyd et ses copains dans leurs conversations tient généralement du registre de langue familier, voire même standard, puisqu'elle sert à parler sur l'école, la politique, les loisirs, etc., le langage des caïds de la cité a un caractère fortement argotique et vulgaire afin de correspondre aux besoins de ses locuteurs, à savoir mettre en place la violence verbale, parler des trafics, de sexe, etc. : « *Je vais te sucer la gorge et manger ta bouche, ton cul je vais le tordre comme un guidon et tu vas bouger comme une balançoire* » (MPG 38).

Pour un lecteur habitué au « croisement langagier » où « s'enchevêtrent oralité, violence et inventivité, où se mélangent argot, verlan » (Marcu, 2018) et « épices générationnelles » (Puțan, 2014), caractéristique d'une très large partie du corpus intranger<sup>8</sup>, la quasi absence de la « langue à l'envers » (Hatzfeld,

<sup>8</sup> Voir par exemple les œuvres romanesques de Rachid Djaidani, un expert de la « dynamitation » de la langue normée.

2006 : 32) peut paraître surprenante. Même s'il s'agit d'« un argot de mecs, fait pour parler entre mecs » (Méla, 1997 : 31), le verlan se manifeste dans le roman de Cherfi uniquement grâce à des termes renversés lexicalisés (*beurette*, *reubeus*, etc.). Ce traitement limité des « mots de la racaille » (Goudaillier, 2002 : 9) pourrait s'expliquer par la faible présence du verlan dans les banlieues françaises au début des années 1970, époque à laquelle se déroule l'action du roman.

Sans avoir produit un éclatement profond de la langue littéraire, à l'instar d'autres écrivains intrangers<sup>9</sup> (par exemple Rachid Djaidani), Magyd Cherfi affiche une écriture expressive, créative, fraîche, oralisée, qui est finalement la condition de toute « fiction voisée » (Puțan, 2014), se réclamant du corpus issu de l'immigration maghrébine. Pour Denise Brahimi, la langue d'écriture de Cherfi se caractérise par une forte « complexité » due à une « *recherche d'images, d'expressions et de syntaxe inspirée à l'auteur par ses lectures et son admiration pour l'écriture littéraire qui a été une forme importante de son rapport à la langue française* » (2017). « *Bel hommage aux pouvoirs du langage* » (Brahmi, 2017), *Ma part de Gaulois* est donc la preuve de l'évolution stylistique de la littérature issue de l'immigration maghrébine, où la revendication et l'expérimentation langagière passe au-delà d'un simple déplacement de la langue des « toxi-cités »<sup>10</sup> à l'écrit.

### **Bibliographie**

- BARTHES Roland (1953), *Le degré zéro de l'écriture*, Paris, éd. du Seuil.
- BLANCKEMAN Bruno (2002), *Les fictions singulières, étude sur le roman français contemporain*, Paris, Prétexte Éditeur.
- BRAHIMI Denise (2017), « Regard sur le roman "Ma part de Gaulois" de Magyd Cherfi », <https://www.coupdesoleil-rhonealpes.fr/regard-roman-part-de-gaulois-de-magyd-cherfi> (consulté le 09.04.18.)
- CHERFI Magyd (2016), *Ma part de Gaulois*, Paris, Actes Sud.
- COULOMB-GULLY Marlène (2002), « Entretien avec Magid Cherfi, Zebda », *Mots. Les langages du politique*, n° 70, p. 125-131.

---

<sup>9</sup> Mot-valise, formé par la fusion de « intérieur » et « étranger ».

<sup>10</sup> Jeu de mots créé à partir du terme « toxicité » pour faire ressortir les effets néfastes que les quartiers difficiles des grandes villes peuvent avoir sur leurs habitants.

- DURMELAT Sylvie (1995), « Faux et défaut de la langue », in : *Francophonie plurielle. Actes du congrès du CIEF, Casablanca, 10-17 juillet 1993* (G. Adamson, J.-M. Gouanvic éd.), Montréal, éd. Hurtubise HMH, p. 29-37.
- ERNOTTE Philippe, ROSIER Laurence (2001), *Le lexique clandestin. La dynamique sociale des insultes et appellatifs à Bruxelles*, Louvain-la-Neuve, éd. Duculot.
- HAREL Simon (2008), « Fatalité de la parole : invective et irritation dans l'œuvre de Thomas Bernhard », *Études littéraires*, vol. 39, n° 2, p. 59-82.
- HARZOUNE Mustapha (2001), « Littérature : les chausse-trappes de l'intégration », *Hommes et migrations*, n° 1231, p. 15-28.
- HARZOUNE Mustapha (2017), « Magyd Cherfi, *Ma part de Gaulois* », *Hommes et migrations* [En ligne], n° 1316, « L'islam en Europe », <http://journals.openedition.org/hommesmigrations/3852> (consulté le 26.03.18.)
- HATZFELD Marc (2006), « Langue maternelle, verlanque et langueur. Le contexte des cités de banlieue », in : *Langue(s) maternelle(s)* (A. Bourgain, M.-C. Fourment-Aptekman éd.), Paris, L'Harmattan, p. 25-36.
- HUGO Victor (1926), *Les Misérables*, tome 4, 1ère partie, « L'argot », Paris, éd. Charpentier et Fasquelle, <https://www.lingq.com/nl/lesson/chapitre-ii-racines-233855/> (consulté le 24.03.18.)
- GOUDAILLIER Jean-Pierre (2002), « De l'argot traditionnel au français contemporain des cités », *La linguistique*, vol. 38, n° 1, p. 5-24.
- LABOV William (1997 [1972]), *Le parler ordinaire : la langue dans les ghettos noirs des États-Unis [Language in the inner city]*, traduit de l'américain par Alain Kihm, Paris, Éd. de Minuit.
- LARGUÈCHE Evelyne (2009), *Espèce de... ! : les lois de l'effet injure*, Chambéry, Éditions de l'Université de Savoie.
- LEPOUTRE David (2001), *Cœur de banlieue : codes, rites et langages*, Paris, éd. Odile Jacob.
- MARCU Ioana (2019), « Les (faux) parcours et les (vrais) pluri-chocs dans le roman urbain "intranger" », in : *Urbatextualité et identité(s) dans les littératures française et francophone des XX<sup>e</sup> XXI<sup>e</sup> siècles* (Christina Horvath et Louis Hervé Ngafomo éd.), Paris, Éditions Connaissances et Savoirs (à paraître).
- MARCU Ioana (2018), « La littérature issue de l'immigration maghrébine entre contre-canon et canon littéraire », *Quaestiones romanicae. Actes du colloque*

- international « Communication et culture dans la Romania européenne »* (VI<sup>e</sup> édition, les 16-17 juin 2017), éd. Jatepress, Szeged, 2018, p. 381-397.
- MERLE Pierre, (dir.) (2007), *Nouveau dictionnaire de la langue verte. Le français argotique et familier au XXI<sup>e</sup> siècle*, Paris, éd. Denoël.
- MÉLA Vivienne (1997), « Verlan 2000 », *Langue française*, n° 114, p. 16-34.
- MOÏSE Claudine (2008), « Formes et valeurs de l'insulte dans les processus d'affirmation identitaire », in : *Insultes, injures et vannes : en France et au Maghreb* (A. Tauzin éd.) Paris, Kathala, p. 175-193.
- PUȚAN Ioana (2014), *La problématique de l'« entre(-)deux » dans la littérature des « intrangères »*, thèse de doctorat, Université Paris 8 Vincennes-Saint-Denis.
- ROUANE Houda (2006), *Pieds-Blancs*, Paris, Philippe Rey.  
<http://magydcherfi.com/> (consulté le 02.04.18.)

---

IOANA MARCU

Université de l'Ouest de Timișoara, Roumanie

Courriel : [ioana.marcu@e-uvt.ro](mailto:ioana.marcu@e-uvt.ro)